

Jean-Paul Vinay

## L'ÉCOLE DE MONTRÉAL : UN QUART DE SIÈCLE DE LINGUISTIQUE

[Extraits]



Source : *Vingt-cinq ans de linguistique au Canada : Hommage à Jean-Paul Vinay par ses anciens élèves*, publ. sous la dir. de Guy Rondeau et collab., Montréal, Centre éducatif et culturel, 1979, p. 33-34 ; 84-87.

Nous fîmes donc, à Montréal, de la phonétique française, descriptive d'abord, instrumentale ensuite. L'embryon de labo, né dans une cellule minuscule du couloir D'4, se transporta dans la salle de séminaire que le Département de géographie nous avait abandonnée dans un moment d'aberration. Ce fut la célèbre salle D'416 – je dis “célèbre”, car elle devait voir passer pendant plus de 10 ans presque tous les futurs linguistes du Québec et d'outre-frontières. C'est pour moi un souvenir tellement inoubliable que, tout naturellement, je lui décerne une épithète méliorative. En fait, vu du haut du Quart de Siècle, l'espace vital de D'416 était assez restreint, car il fallait y caser toutes les disciplines: dans un coin, le labo proprement dit, avec son électro-kymographe et son *Ketterer-schreiber*<sup>34</sup>, dans un autre coin, les cabines d'interprétation; ailleurs, les vitrines où s'étagaient les livres de référence et les thèses; au milieu, une grande table en U qui permettait la tenue de séminaires et autres “tables rondes” et brisait le sortilège des pupitres parallèles; au fond, un babillard où défilaient les nouvelles linguistiques du Nouveau Monde; enfin, derrière un refend assez mal isolé, bâti pour la circonstance, un petit réduit tapissé de livres où je pouvais travailler dans une paix relative et donner audience comme un abbé dans son confessionnal. Pour moi, D'416 a été une révélation: je pouvais y en-

seigner, y travailler, et "recevoir" mes étudiants; ils étaient mes hôtes, et bientôt s'y sentaient chez eux.

Au-dessus de la porte d'entrée, l'un d'eux avait écrit: IN VINAY VERITAS. Cette devise flatteuse, qui respectait en somme mon ambition de jeune professeur, fut transportée en S4 lorsque vint le temps de l'exode, alors que la linguistique héritait d'un couloir tout entier dans l'une des ailes de l'est, permettant à l'abbé Charbonneau de se répandre dans deux grandes pièces pour y créer un laboratoire de phonétique très bien outillé. Tout près, le laboratoire de langues, né lui aussi d'écouteurs et de magnétophones à fil en D'416, se trouva un logis en face de mon nouveau bureau. Ce dernier était grand, rectangulaire, tapissé de livres et orné d'une belle table vice-diaconale propre à intimider les nobles visiteurs. Mais l'esprit n'y était plus, même si une grande salle de séminaire devait s'ouvrir deux portes plus loin pour recevoir les étudiants de toutes les sections. Disons que D'416 était à la mesure de ma main et que, lorsqu'une main ne peut plus contenir ce qu'on lui offre, il est temps que d'autres prennent la relève. Inévitablement, cette relève allait se faire dans l'émiettement des disciplines.

\*

\* \*

### V.3 De la pluralité des langues parlées; où il est démontré que la Traduction, si elle est un Art, est aussi une Science, d'où dérivent la Stylistique, la Lexicographie et les Commissions royales d'enquêtes sur le Bilinguisme.

*Nothing improves by translation, except Bishops.*

Anon.

Le troisième volet de ce triptyque intéresse la traduction, et par ricochet la stylistique comparée et la lexicographie. C'est peut-être le chapitre sur lequel je pourrais m'étendre le plus complaisamment, étant donné la part toujours plus envahissante que ces disciplines ont prise dans ma vie universitaire. Cependant, je ne donnerai ici que les grandes lignes d'un historique dont on trouvera facilement le détail en feuilletant les pages denses du *Journal des Traducteurs / META*.

Comme tous les lycéens de France et de Navarre, je fus abreuvé dans ma studieuse jeunesse de thèmes et de versions et invité à rendre en excellent français des extraits de chefs-d'oeuvre latins, anglais ou allemands. C'était là invite à laquelle je ne pouvais guère me soustraire et je n'ai conservé de ces exercices que le souvenir irrité de copies balafrees de rouge, comportant dans la marge des gloses incompréhensibles telles que *fs*, *cs*, *impr.*, *barb.*, *sol.*, *m.d.*, *t.m.d.* et j'en passe. La différence entre un *f.s.* (faux-sens) et un *c.s.* (contresens) ne m'apparaissait pas clairement, sauf qu'un *c.s.* à lui tout seul faisait dégringoler la note de 3 points. Je n'ai rencontré que rarement des *AB* ou même des *B*, et le soleil des *TB* ne brillait pas souvent. On se souvient rarement de ses succès; en revanche, j'ai encore à l'esprit une traduction fameuse à juste titre, dans laquelle j'avais rendu "the sun dancing in the poplar leaves" par "le soleil quitte le dancing populaire", ce qui prouvait au moins que je ne manquais pas d'imagination.

La Sorbonne m'a appris une discipline plus sévère. Les versions de Cestre et les thèmes de Huchon sont autant de souvenirs d'heures tardives passées à polir ma stylistique normande pour rendre les dédales d'un Hemmingway

ou d'un Joyce en folie. Heureusement, comme je l'ai déjà dit, il y avait le British Institute, et Miss Burt qui possédait un véritable génie pour le mot juste en anglais. Ses cours, ainsi que ceux de Servajean, m'ont permis de me hisser sur un sommet modeste, mais d'où l'on commençait à entrevoir une perspective d'ensemble sur la question. Je comprenais que le rapprochement de deux langues, maintenues strictement dans leurs domaines respectifs, était une discipline extrêmement formatrice; c'était pour moi l'anticipation de la stylistique comparée.

Le gallois ajouta sa modeste contribution à cet édifice, dont la pierre de faite fut placée à Londres par W.R. Jeaffreson, qui maniait les deux langues avec un égal bonheur, et qui forma à U.C.L. de nombreuses générations de traducteurs. Il ne me restait plus qu'à traverser les océans, pour rencontrer Georges Panneton et les membres de l'Institut de Traduction, qui me démontrèrent que j'avais l'âme d'un théoricien de la traduction. Mes deux premières conférences publiques furent données à la Bibliothèque Municipale en 1946, sous la présidence de Jeanne Grégoire et François Vézina<sup>175</sup>. Il devait en résulter une collaboration de vingt années, pendant lesquelles je formai à mon tour plusieurs générations de traducteurs et de charmantes traductrices.

Les cours se donnaient le jeudi soir, dans les locaux déserts de l'école d'Arcy McGee. On attendait le tramway au coin de Parc et Avenue des Pins, où existait alors un café. Nous y terminâmes bien des discussions, autour d'un bol de soupe V-8, qui pour moi avait de vagues relents de fusées allemandes. Les cours duraient jusqu'au printemps, et s'étageaient sur 2, puis 3, puis 4 années. En face, à McGill, des cours semblables avaient été créés par mon collègue et ami Jean Darbelnet, de sorte que le carrefour *Parc / des Pins* était un haut-lieu de la translation, comme aurait dit Chaucer, qui savait manier l'anglicisme.

La traduction Centre-Ville était en général orientée vers le pratique et nourrie d'exemples quotidiens cueillis par les élèves dans les bureaux et les magasins de la rue Sainte-Catherine. Je leur suis très reconnaissant de m'avoir ainsi fait toucher du doigt les problèmes nord-américains qui provenaient souvent du choc de langues très différentes de celles parlées à Gower Street ou Boulevard de la Madeleine. J'ai donc diligemment noté que *railway ties* ne désignent pas la cravate des chefs de gare, que *boot* se dit *trunk*, *queue* se dit *file*, *pavement* se dit *sidewalk* et *underground* se dit *subway*. Tout cela se trouve, plus ou moins, dans les dictionnaires<sup>176</sup>, mais je ne m'en étais pas avisé. Plus sérieuses les difficultés proprement montréalaises, où *veston* se dit *gilet*, *chaussette* se dit *chausson*, *pièce* se dit *appartement* et *appartement* se dit *flat*. Raimu chantait jadis "La pêche à la baleine est un métier d'enfer". On pourrait transposer ce refrain pour écrire la plainte des pauvres traducteurs.

\*  
\* \*

Sur la Montagne, la traduction attendait son heure. Elle dut d'ailleurs attendre longtemps, car les vieilles disciplines traditionnelles la considéraient d'un mauvais oeil. Mais on ne vient pas à bout des traducteurs aussi facilement

que ça. Pendant l'été 1949 s'ouvrit un cours F. 206 (*Stylistique et traduction littéraire*) destiné particulièrement "aux étudiants de langue anglaise qui désirent augmenter et parfaire leur connaissance de la grammaire et de la stylistique française." Ce timide essai fut transformé en un cours du jour, en 1950-51, numéroté L. 209 (même titre), où l'on se proposait d'analyser et de traduire des textes tirés des meilleurs écrivains des deux langues (J.P.V. et H. MacPeak).

1951-52 marque un tournant important pour notre discipline. On crée un M.A. en traduction, comportant une scolarité de deux ans, et s'adressant à des étudiants possédant déjà un baccalauréat (ancienne manière). Une thèse ou mémoire lexicographique était exigé en fin d'études. N'en déplaise aux critiques de la Faculté, ce diplôme était soigneusement préparé et sérieusement enseigné. Il a abouti à la rédaction de plusieurs travaux importants, qui ont contribué à une meilleure connaissance des *passages* en traduction et du *vocabulaire* spécialisé. On me permettra d'en évoquer les titres ici:

**Groupe de thèses sur des phénomènes kinétiques:**

Le mouvement (M. Draper, 1961); Les sons et les bruits (E. Landriault-Duval, 1963; Les couleurs (E. Panisset-Roussel, 1963).

**Groupe de thèses sur des domaines lexicaux:**

La glace (N. Gratton-Fredette, 1966); Le cheval (N. Bélanger, 1969); La chasse (F. Bertrand, 1971); Les mammifères du Canada (G. Landreville, 1970); Le pétrole (L. Sansregret, 1971); L'aviation (M. Beaudry-Losique, 1959); La publicité (A. Coriat, 1971; G. Labelle, 1970; F. Laurendeau, 1959); La médecine (S. Fortin, 1971); Les instruments de la musique (A. Francoeur, 1956); La comptabilité (F. Gauthier-Lafontaine, 1968); Les grades universitaires (A. Henry, 1969); Les affaires étrangères (J. Belinga, 1970); Les conventions collectives (C. Metcalfe, 1968); Les arts ménagers (L. Mignault-Visser, 1970); L'OACI (N. Prieur, 1961).

**Groupe de thèses sur des problèmes de stylistique:**

Les titres (D. Bédard, 1955, C. Chevrette-Robichaud, 1966, Y. Courteville, 1957); les toponymes (A. Charbonneau-Dagenais, 1967); les charnières (J.C. Lemyze, 1963); la modulation (M. Francoeur, 1955); la transposition (G. Barth, 1957, G. Panneton, 1945).

**Groupe de thèses sur d'autres langues:**

A. Cousineau-Desjardins (Latin français, 1960); L. Coupal-Dorion (Espagnol français, 1958); G. Bibeau (Latin français, 1961); C. Dionne (Espagnol français, 1963); Carmen Garcia-Grotta (Espagnol français, 1963); T. Labrèche-Michaud (Français espagnol, 1955).

**Groupe de thèses sur la théorie de la stylistique:**

M. Sainte-Marie (1968); N. Stipkovic (1964); P. Claxton (1970).

Beaucoup de ces travaux mériteraient d'être publiés<sup>177</sup>, et leurs auteurs occupent maintenant des postes importants dans les administrations et les bureaux de la Métropole ou d'Ottawa. Je fus aidé, à cette époque, par H. MacPeak, H. Bertrand, R. Chauvin et E. McCracken; plus tard vinrent B. Hanna, I.V. Spilka et A. Francoeur (pour l'interprétation). On se servait des quel-

ques rares ouvrages sur la question, dont la très précieuse *Clef* de Lebette et Servajean<sup>178</sup>.

Une tradition se formait déjà, qui devait durer jusqu'à mon départ en 1966: celle des cours du lundi soir, que nous appellions "l'événement social de Montréal", peut-être sous l'influence de l'anglais. Là vinrent s'inscrire des jeunes et des moins jeunes, gens de la ville et gens de la Montagne, professeurs, notaires, ingénieurs, historiens, journalistes, subrécargues et même agents de police. On y fit, sans me vanter, du bon travail qui s'étalait sur un cycle de trois ans, permettant le retour périodique de textes ayant fait leurs preuves. Ils recevaient alors un nouveau traitement stylistique, qui variait suivant l'humeur de la classe et la formation des participants. On pourrait un jour éditer ces textes et traductions, en notant les variantes les plus réussies. Les documents sont là; c'est le temps qui me manque...

Parfois, et c'était un jour de fête, J. Darbelnet venait de son lointain Brunswick pour nous parler de traduction avec l'éloquence et la précision qu'on lui connaît. Notre SCFA<sup>179</sup> est mentionnée pour la première fois en 1959-60, accompagnée de son *Cahier d'Exercices No 1*; son cycle couvrait deux années et la matière faisait l'objet d'exposés individuels faits au tableau, destinés à ajouter des apports originaux à des thèmes traditionnels. J'ai conservé plusieurs de ces exposés (dont certains préfiguraient une thèse) que je cite en exemple aux étudiants anglophones qui marchent maintenant sur les traces de leurs aînés montréalais.

La progression de la Section de traduction & d'interprétation se poursuit dès lors avec enthousiasme. Au cours solitaire de 1950 correspondent en 1960 9 cours d'interprétation et 9 cours de traduction; en 1970, ces chiffres sont respectivement de 15 et 27. Le professeur unique de l'été 1949 se voit remplacé en 1970 par une équipe de spécialistes, dont certains montent spécialement du bas de la ville pour assurer les 42 cours cités dans l'*Annuaire*. Les étudiants (dont beaucoup sont boursiers) dépassent la centaine.

Je relève donc, parmi les professeurs de traduction, les noms de A. Clas, B. Hanna, I.V. Spilka, G. Gauthier, P. Horguelin, D. Sloté, J.-P. Coty, B. Couture, A. Dagenais, R. de Chantal, S. de Grandmont, G. de Jaham, B. de Vienne, R. Dubuc, J. Filiatrault, M. Lagrenade, G. Mailhot, S. Méléras, E. Orléans-Gerstein, N. Salathé. La Section est placée sous la direction de A. Clas. Grâce à la collaboration du Secrétariat d'État les futurs traducteurs de Montréal, de même que ceux des Écoles voisines, notamment à Laval et à Ottawa, peuvent maintenant se perfectionner dans des stages pratiques. La graine a bien levé et la profession se voit enfin reconnaître sa juste place dans la cité.

\*

\* \*